

CLAUDE FRANCESCHI

HISTOIRES D'UNE
FAMILLE CORSE
PRESQUE COMME LES
AUTRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

JEAN-ROLAND ALBERTINI
LAURENT BINDI
SOPHIE ET NAZIH EL ALMAWIE
MAURICE FABRE
ANDRÉ FLORI
MATTHIEU FRANCESCHI
JULIA FRANCESCHI
ALINE FRATTINI
CÉCILE GHESQUIERE
PATRICK GRIMALDI
SANDRINE GUILLAUME
NATHALIE INNOCENZI

CATHERINE LAURENTI
ÉRIC LEVALET
JOSEPH LUCCA
ANNE MOURRUT
MICHEL-EDOUARD NIGAGLIONI
BRIGITTE PERALDI GRIMALDI
MARIE THE PIERINI
ALAIN QUILLOT
ANÉLIA RENERIC
PIERRE RICARD
OLIVIA RIOLACCI
JACQUES VIVIANI

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-450-7

Dépôt légal : octobre 2020

Sommaire

1. *Histoires d'une famille corse presque comme les autres !*

La photo

Nunzio

Mort du brigadier Bobby

Francesco Maria : le vieil homme et sa vigne

Maria Giovanna : le repas

Domenico : le peintre

Angelo Santo et Catalina : I Castrinelli

L'oncle Joseph : le médecin maudit

La table du menuisier Giacomo

Les trois roses

L'œil de sainte Lucie

Anton Matteo : les brebis

U torregianu di Santa Maria

Guerrucio et Antonia

7

2. *Autres récits*

Bastianu

U figliulinu/Le petit-fils

Rosa et la bannière de procession

Les terres

3. *Le conteur*

Les gâteaux de Mammò

Graines de paroles

4. *Commentaires*

1

Histoires d'une famille corse presque comme les autres !



Rogliano

GÉNÉRATIONS I, II et III

Marius (1917-1976)

Marie-Françoise (1887-1970)

La photo

Une odeur à la fois résineuse et fruitée, une odeur qui marque son territoire : la Méditerranée.

Depuis mon plus jeune âge, cette odeur a été souvent présente à mes côtés... même dans la garrigue au milieu des parfums enivrants du thym, du romarin, de la lavande et du genêt !

Quand j'en parlais à mon père, il se moquait de moi et me disait que si je sentais une nouvelle odeur au milieu des parfums de nos plantes provençales c'est qu'à la place d'avoir un cerveau, j'avais du vent dans la tête et que ça ne l'étonnait pas ! Alors, pour lui faire plaisir, à mon père, j'ai cessé d'en parler.

Mais elle était toujours là, peut-être même plus qu'avant...

J'en étais là de mes pensées lorsque retentit la sonnerie du téléphone ; elle me fit sursauter ! Je décrochai, c'était le secrétariat de l'office notarial de Rogliano. Rogliano ?

S'en suivit une conversation surréaliste.

J'appris que mon père, décédé depuis peu, s'apprêtait à vendre une maison dont j'ignorais l'existence ! J'appris aussi qu'il en avait hérité au décès de ma grand-mère, deux ans auparavant... Ma grand-mère ?

Ma grand-mère que je croyais être morte quand j'avais cinq ans, il y a vingt-deux ans de cela, comme mes parents me l'avaient toujours dit !

La secrétaire du notaire proposa de me communiquer une promesse de vente par courrier, je lui répondis que j'irais à Rogliano pour les prochaines vacances scolaires et que l'on ferait le nécessaire à ce moment-là.

Abasourdi ; j'étais abasourdi.

Trois semaines plus tard, je débarquai pour la première fois en Corse,

direction le Cap et l'office notarial de Macinaggio. Le notaire m'expliqua que l'acheteur potentiel serait là le lendemain pour visiter, une deuxième fois, la maison et que je pouvais me rendre dès à présent au hameau de Magna Sottana où m'attendait un certain Anton Matteu.

— Vous le reconnaîtrez facilement, il aura la clef de la maison à la main.

Je quittai donc Macinaggio pour Rogliano. Dix minutes de trajet au milieu d'un paysage paradisiaque ! Devant l'église Sant'Agnellu, j'empruntai la petite route qui descendait en serpentant jusqu'au hameau familial.

J'y étais enfin, à Magna Sottana ; j'allais découvrir la maison paternelle !

J'arrivai sur une placette de terre à l'entrée du hameau, à gauche la chapelle Santa Chjara, à droite les maisons. Juste de quoi garer quatre véhicules.

Lorsque je sortis de la voiture, trois hommes âgés, assis sur un muret de pierres bien taillées, me saluèrent en ôtant leurs casquettes ; je répondis par un signe amical.

Un peu plus loin, se tenait debout et droit comme un « i », la clef bien en vue, celui qui ne pouvait qu'être Anton Matteu. Même s'il était âgé, c'était un sacré gaillard, fier, au regard franc. « Un gars de la terre », pensais-je, avant de le saluer. Il me montra « la clef », une grosse clef pour une porte ancienne et solide. Il demanda ensuite :

— *Tù, si u figliulinu di Maria Francesca ?*

— Oui, c'est ma grand-mère.

— *Tù, parli corsu ?*

Je fis signe que non.

Il hoça la tête, pinça les lèvres, fit demi-tour en grommelant et se mit en marche d'un pas rapide et assuré sans se retourner. Je le suivis sans rien dire.

Nous nous dirigeâmes vers le bas du hameau en empruntant d'étroits, très étroits passages entre les maisons, presque toutes inhabitées.

Nous arrivâmes enfin devant la demeure familiale, maison aux solides façades de pierres couleur gris-vert. Les volets étaient fermés. Devant la porte en chêne massif, deux marches usées, polies par les pas et les années. Anton Matteu me tendit la clef et s'assit sur un banc de pierre, face à la porte ; puis, d'un geste de la main il m'invita à entrer.

Je m'avançai, mais sans me laisser le temps de tourner la clef dans la serrure, Anton Matteu m'interpella sèchement :

— *Ùn poi micca entre cusì in casa toia !* Comme si tu entrais dans une

épicerie pour acheter je ne sais quoi ! Sans respect pour ceux qui ont bâti ta maison, sans respect pour tous ceux qui ont vécu ici, sans respect pour ceux sans qui tu n'existerais pas. Regarde, *figliulinu*, regarde ces deux marches devant la porte, regarde comme elles sont usées. Tu crois peut-être que ceux qui les ont posées, les ont posées telles que tu les vois ? *Innò, ci sò i passi di i toi, quelli di u to sangue !*

Anton Matteu retint son souffle puis continua plus calmement :

— Ici les pierres parlent. Elles sont les âmes des tiens. Avant d'entrer tu vas les écouter, *figliulinu* ! Laisse la clef dans la serrure et pose la main gauche, celle du cœur, sur les pierres de ta maison. Ferme les yeux et écoute. Après, seulement, tu pourras entrer.

Alors, j'ai posé ma main du cœur, sur les solides pierres gris-vert et j'ai fermé les yeux.

J'ai écouté et ils se sont présentés : Nunzio, Barba-Maria, Francesco, Giacomo, Angelo Santo, Catalina, Lucia... et tous les autres ! J'ai entendu leurs rires et leurs chants des jours de fête, leurs colères des jours de galère, leurs pleurs des jours de douleur.

J'ai ressenti leur émotion, leur espérance de me savoir ici, chez eux, chez moi.

J'ai ouvert les yeux, je pleurais.

Je me suis agenouillé pour passer les mains sur les deux marches usées et j'ai imaginé les pieds nus des jours de misère, les chaussures lourdes de boue des jours de pluie et celles légères des jours plus gais.

J'ai poussé la porte.

Je suis entré chez nous.

Lentement.

Sans bruit, pour ne pas déranger ceux que je venais d'entendre.

La lumière s'est faufilée derrière moi, mais la pièce était toujours dans la pénombre. Je me dirigeai vers la fenêtre, je poussai les volets. Un paysage extraordinaire m'attendait : le petit port de Macinaggio baigné de soleil et au loin l'île de Capraia dans son écrin d'azur.

Puis, j'ai regardé la salle que je venais de traverser. Elle était propre et ordonnée. Anton Matteo était sûrement passé par là !

D'un côté, un évier en grés, une vieille cuisinière, deux casseroles accrochées au mur.

De l'autre, une cheminée et un vieux tabouret : « celui où se posait ma grand-mère lorsqu'elle avait froid » pensai-je.

Contre le mur du fond, un buffet ; devant le buffet deux chaises, une table et, bien en vue, une feuille d'arbusier et un rameau fraîchement cueilli

d'un arbuste, posés sur une vieille photo en noir et blanc.

Anton Matteu, qui était entré sans bruit, prit la photo et me la tendit. C'était un enfant souriant. La photo était écornée, usée, salie ; au dos étaient écrits quelques mots et une date : « *U mo figliulinu. Agostu 1955* ».

— Eh oui, c'est bien toi ! C'est la seule photo que ta grand-mère avait de son « *figliulinu caru* ». Chaque jour, tu entends *figliulinu*, chaque jour elle la caressait, l'embrassait, la serrait contre son cœur, quelquefois elle fredonnait une berceuse, souvent elle pleurait. Elle est usée ta photo, usée par l'amour de ses baisers, l'amour de ses larmes !

Anton Matteu se tut un instant, le temps d'essuyer les larmes qui glissaient sur ses joues. L'émotion passée, il continua :

— Chaque jour, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, qu'il fasse soleil, chaque jour ta grand-mère se rendait en haut du village, en chemin elle coupait un morceau de myrte et une feuille d'arbousier, puis elle entra dans la chapelle Santa Chjara, elle s'agenouillait devant l'autel et fermait les yeux, sûrement qu'elle priait pour toi. Ensuite, elle trempait le rameau de myrte dans l'eau bénite et de retour chez elle, elle le déposait sur ta photo comme je l'ai fait aujourd'hui avant ton arrivée. Tous les jours, jusqu'à sa mort, tu comprends *figliulinu*, elle a espéré pouvoir te serrer dans ses bras... Et moi, depuis, j'ai continué son rituel, j'avais promis à Maria Francesca, ma sœur. Voilà, maintenant je te laisse seul, profite bien de ta nuit parmi les tiens. À *dumane figliulinu*.

Il sortit en fermant la porte.

J'écartai la feuille d'arbousier et je pris le rameau de myrte, je froissai les feuilles dans les mains et je reconnus l'odeur qui m'accompagnait depuis mon enfance, celle que je savais différente parmi toutes les autres au milieu de la garrigue : le parfum fruité c'était celui du myrte ! parfum d'amour qui avait franchi la mer pour rappeler à l'exilé malgré lui que ses racines étaient ici dans le Cap et qu'on l'attendait. J'entendis alors ma grand-mère rire et me souffler à l'oreille : « *Avà, si quì, cun noi*. Ce parfum d'amour nous suffit ! ».

Et je passais ma première nuit ici, au milieu des miens.

Ils étaient tous présents, souriants, à me regarder, à me raconter leurs histoires, celles des jours de fête, celles des bons moments. Ils étaient heureux et confiants.

Ils savaient que le lendemain je ne les trahirais pas.